

1939 LE VERNET 1944

BULLETIN D'INFORMATION DE L'AMICALE
DES ANCIENS INTERNES POLITIQUES
ET RESISTANTS
DU CAMP DU VERNET D'ARIEGE

2, rue du 14 Juillet, 09100 PAMIEERS (France) Tél. : 2.75



L'entrée du Camp
(dessin libre d'après une photo originale)

AMICALE DES ANCIENS INTERNÉS POLITIQUES-RÉSISTANTS
DU CAMP DU VERNET D'ARIÈGE (FRANCE)

2, rue du 14 Juillet - 09100 PAMIEHS

Déclarée à la Préfecture de l'Ariège
Parution au J. O. du 1.12.71

COMPTE POSTAL :
CCP N° 2 344.62 - TOULOUSE
A. A. I. Camp du Vernet
6, rue de Loumet
09330 MONTGAILHARD (France)

COMPTE BANCAIRE :
CREDIT LYONNAIS - Cte N° 50088 Z
A. A. I. Camp du Vernet
18, rue Delcassé
09000 FOIX (France)

N° 5

1ER SEMESTRE 1975

SOMMAIRE

DIRECTION	Message des déportés à la Nation.....P.	3
HISTORIQUE	...La Résistance au Vernet, J.Estève.....	5
RECITS	Les simultanées d'échecs, Bielsa	10
	Je ne veux pas retourner en	
	Allemagne, Buschmann	15
	La remise à la Gestapo de H.Salzmann ..	19
	Cal, le dénationalisé, Vari.....	22
	Si le Vernet m'était conté, M. Cubel...	26
	Six anecdotes racontées par Bielsa	29
ECRITS LIBRES	Poésies de H. Coma et J. Navarro	40
DIVERS	 In memoriam : Juan Blasquez	
	José Agostinho Das Neves.	45
	Notes de la rédaction	52
	Nouveaux adhérents et 4° liste de	
	soutien '.....	55

Les articles signés n'engagent que la responsabilité de leurs
auteurs.

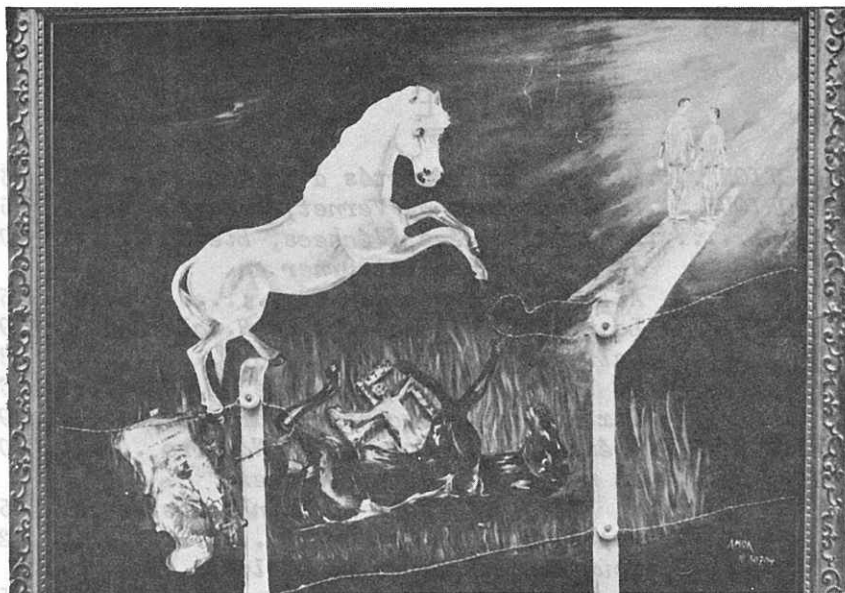
=====
Rédaction et Administration : 6, rue de Loumet, 09330 MONTGAILHARD
Le gérant de la Publication : Millan BIELSA Tél. (61) 65.24.87
Dépôt légal : 06 - 75
=====

Imprimé par le Centre Départemental de Documentation Pédagogique de FOIX
pour le compte de l'Amicale des Anciens Internés du Camp du Vernet (Ariège)

Le 30e Anniversaire de la libération des camps de concentration et de la victoire du 8 Mai 1945.

Il nous a semblé être un devoir que de publier pour nos camarades et amis le "Message des déportés" adressé à la Nation et lu dans toutes les cérémonies du 27 avril 1975.

Bien que la disparition du Camp du Vernet



"Libération", huile de notre ami Amok, déporté à Neuengamme, n° 307004.

Bien que la disparition du Camp du Vernet ait eu lieu un an avant celle des camps hitlériens (juin 1944), avec la déportation de ses derniers internés pour Dachau, l'Amicale s'associe à cette commémoration et approuve le message dans son intégralité.

Il nous servira aussi pour exprimer notre

reconnaissance aux officiers et soldats des armées alliées de quelque nation qu'ils soient et en quelque pays qu'ils aient combattu pour avoir été les artisans de notre libération et parce que sans eux celle-ci n'aurait pu se produire. Ce sera notre façon à nous, combattants antifascistes étrangers, de les saluer pour leur lutte jusqu'à la capitulation de l'ennemi commun.

LE MESSAGE DES DEPORTES

Trente ans après notre retour à une vie libre et normalement humaine, rescapés des camps de la mort et de l'univers concentrationnaire, nous invitons les Français et avec eux tous les peuples épris de liberté et de fraternité à se souvenir et à retenir la leçon des épreuves que nous eûmes à subir.

Nous nous inclinons avec émotion et respect devant les familles des milliers des nôtres qui ne sont pas revenus.

Nous avons connu un enfer que Dante n'avait pas imaginé, mais que des hommes indignes de ce nom surent concevoir et réaliser, pas seulement pour détruire des vies humaines, mais pour les avilir et les dégrader moralement comme physiquement. Malgré les tortures savamment

appliquées, la constante obsession de la faim, le travail épuisant, les coups et les cris des SS ou des Kapos, les plus heureux d'entre nous ont réussi non seulement à survivre mais à garder figure humaine. Ils le doivent d'abord à l'idéal qui les avait engagés dans la lutte contre la monstrueuse tyrannie du racisme et du nationalisme hitlérien. Faute d'un idéal et de la foi qu'il suscite, jamais nous n'aurions survécu à tant d'horreurs et de cruautés conjuguées pour nous faire désespérer et disparaître.

Nous ne le devons pas moins à la solidarité fraternelle de tous les hommes qui, sans distinction de race, de langue, de couleur ou de croyances, partagèrent avec nous les mê-

mes supplices, les mêmes humiliations, les mêmes souffrances mais, plus encore, la même volonté de s'entraider pour leur commune libération. A tous ceux, morts ou vivants, dont le sourire nous a réconfortés, dont la main nous a relevés, l'amitié fait revivre, nous disons, aujourd'hui plus que jamais, notre reconnaissance et la fidélité de notre souvenir. Nous le disons également aux combattants des armées alliées qui, par leur courage et leurs sacrifices, réussirent à briser la machine infernale destinée à nous broyer corps et âmes. Sans l'union et la coopération des hommes libres nous ne serions pas, aujourd'hui encore, vivants et libérés.

De ce passé, dont nous voudrions que les jeunes d'aujourd'hui et de demain n'aient jamais à le revivre, nous avons retenu et nous voulons transmettre aux générations à venir quelques leçons. C'est comme disait Périclès, "qu'il n'y a pas de bonheur sans liberté, ni de liberté sans courage".

C'est aussi qu'il n'y a d'espoir d'un monde meilleur et d'une vie moins dure pour l'humanité que dans une fidélité sans défaillance et sans réserve égoïste à la règle suprême de la solidarité : "Tout ce que du voudrais que les hommes fassent pour toi, fais-le pour eux toi-même, tous pour un, un pour tous".

C'est pourquoi en ce trentième anniversaire de la libération des camps de concentration, nous souvenant des sanglants sacrifices consentis par nos peuples pour y parvenir, nous voulons continuer d'unir nos efforts à ceux de tous les hommes de bonne volonté pour construire avec eux, dans la justice et la paix, le monde libre et fraternel dont l'espoir nous a fait surmonter l'écrasante épreuve de notre déportation.

Sur les bases sûres de fraternité internationale qui s'est nouée dans nos camps, nous voulons construire le seul monument digne des héros tombés dans la lutte pour notre libération, le monde et l'homme libre.

LE POINT DE VUE DE NOTRE AMI JEAN ESTEVE, 69200

VÉNISSIEUX SUR

a) LA RESISTANCE AU CAMP DU VERNET

L'organisation militaire du Camp du Vernet fut notamment formée par les Espagnols. Cela fait maintenant un an que j'ai dit que le Collectif a permis de faire la sélection nécessaire pour le recrutement de l'appareil militaire de la Résistance au Camp (1).

A la fin de 1942 et au début de 1943, le comité du Camp, dont le responsable était Alcantara ("le Vieux") et grâce au dynamisme de J. Manchon, à la formation politique de Sancho, à la réflexion et à l'action permanente de Gallo, le comité du Camp donc s'est donné de nouvelles structures. L'arrivée d'Acebez, Ferrer, Cubells et surtout du groupe "Reconquista de España" avec Blazquez, Martin, Muzas et tant d'autres, ainsi que l'évolution même de la Résistance à l'extérieur et particulièrement en Ariège, obligèrent les Espagnols à prendre, concernant l'organisation militaire, les mesures adéquates à la situation au Vernet.

Ph. Hecht, P. Cristescu, M. Florescu, du Collectif roumain, ainsi que les camarades italiens furent d'accord avec notre orientation policico-militaire.

A l'adresse des Espagnols et sans que l'arbre nous cache la forêt, nous avons dit : "Campo por campo, cárcel por cárcel, en España" (camp pour camp, prison pour prison, plutôt l'Espagne), afin de mobiliser autour de nous les amis et familles à l'intérieur de notre pays. Pablo Salto, jeune et dynamique, appliqua cette orientation et retourna en Espagne.

Devant la déportation vers l'Allemagne, nous avons affirmé : "Ni un solo hombre en Alemania" (pas un seul homme en Allemagne). C'est ainsi que nous pouvons expliquer le grand nombre d'évasions lors des

transports en direction de la Zone nord, dite occupée, pour ce pays. Deux médecins internés, Van Dyck et Parra, jouèrent un grand rôle pour freiner cette déportation.

En ce qui concerne les évasions du Camp, nous pensions que nous n'avions pas le droit de permettre des tentatives individuelles vouées à l'échec par manque de préparation et qui auraient montré aux sbires qui nous gardaient leurs points vulnérables. C'est pourquoi la mission fondamentale de l'appareil militaire ce fut de préparer les évasions, de les faciliter, spécialement pour les hommes qui continueraient la lutte armée avec les partisans de l'extérieur. Le capitaine "Sévilla", de Perpignan, ne me démentira pas.

Dans tout l'appareil militaire du Camp, le chef des partisans fut le commandant de la Résistance Alfonso Gutierrez, et personne d'autre. Il eut Domedel comme aide de camp et De Pablo comme attaché militaire.

Alcantara, Sancho, Manchon et d'autres sortirent du Camp dans différents convois dont la destination était inconnue : ils s'évadèrent au cours de leur transfert. Aymerich, responsable du Camp, fut plus tard transféré avec Domedel dans une prison du département du Tarn, d'où ils furent libérés par les partisans espagnols.

Cela créa une situation nouvelle, et le seul ancien membre restant du Comité des Espagnols se vit chargé du comité du Camp.

Il sortit du Camp avec une permission spéciale, y laissant comme "otages" volontaires Blazquez et Carranza (qui n'en connaissaient pas le motif), pour faire la liaison avec Pamiers, où il fut réuni toute la journée avec le responsable politique espagnol de l'organisation de la résistance. Dès lors, la liaison fut permanente. Chaque fois que les visites étaient tolérées, venait une jeune fille, née à Pamiers de parents

espagnols, pour nous apporter toutes les informations nécessaires, ce qui permit d'autres liaisons, d'abord avec le commandant en chef Gutierrez et plus tard, jusqu'à la fin du Camp en juin 44, avec De Pablo, dont les opérations d'évasion collective ne donnèrent pas le résultat escompté, comme lui-même le reconnaît dans ses écrits publics (2).

Nous pourrions expliquer quelques actions des partisans. Comment, par exemple, ils utilisaient des pierres pour distraire les gardiens et ainsi libérer une portion de camp vulnérable pour permettre l'évasion des frères Camdevilla, futurs maquisards des montagnes ariégeoises. J'espère qu'un jour Alfonso Gutierrez donnera des détails écrits de ce que je considère avoir été le rôle le plus efficace des Espagnols du Vernet.

Le comité du Camp fonctionna jusqu'à Montagny-le-Roy (Haute-Marne), où se produisit la grande évasion collective du train "fantôme" en route pour le camp de Dachau (juillet 44). Pour tous ce fut une énorme peine de falloir laisser dans le train des amis comme Artime, Roqueta et tant d'autres qui ne purent, à cause de leurs handicaps physiques (mutilés de la guerre d'Espagne), suivre notre destin.

Personnellement, je n'avais pas le droit de continuer vers Dachau. La veille du départ d'un convoi, nous avons réuni au Vernet toute la jeunesse avec son responsable Serrano et devant A. Gutierrez, au nom du comité du Camp, je leur dis qu'aucun ne devait aller en Allemagne, qu'ils devaient profiter du transport pour s'évader et s'intégrer au combat de l'extérieur. Je leur fis le serment que jamais le responsable du Camp n'arriverait en terre allemande.

Après avoir tenu ce serment et être retourné en Ariège avec Gatell, ma plus grande joie, la plus grande fierté de toute l'organisation de la résistance du Vernet ce fut de rencontrer le commandant Alfonso Gutierrez formant avec les évadés du Camp une unité qui

fut partie intégrante des forces militaires qui libérèrent le département de l'Ariège (3).

- (1) "Le Vernet", n° 4, page 44.
- (2) Ibid, page 3.
- (3) "Ernest" fut le nom de guerre de Jean Estève.

b) LES CAMARADES DU VERNET

C'est avec beaucoup de peine que je n'ai pu être présent parmi vous le 6 octobre 1974, le jour du Rassemblement international. Ma situation familiale, mais surtout mon état de santé ne m'ont pas permis cette joie.

Aujourd'hui, je voudrais modestement exprimer mon attachement à vous tous, ma fidélité au souvenir de tous ceux qui dispersés dans le monde manifestent l'impossible oubli contre tout acte inspiré par l'idéologie perverse du fascisme et du nazisme.

Le Vernet a été l'antichambre des prisons de cachet et de la déportation en Afrique ; le Vernet a été le camp "consigné" en permanence, sans ressources pour faire face à la mort ; le Vernet c'est le souvenir de son "hôpital" rempli d'hommes et de femmes en combat jour et nuit pour survivre ; le Vernet c'est de ne pas oublier les appels, les fouilles organisées par la police de Vichy. Le Vernet a été un monde d'hommes épris de liberté, que les fascistes ont cherché à exterminer à petit feu... pour prolonger encore plus

leurs souffrances.

Les camps du Vernet ont aussi été un monde de véritable fraternité dans la diversité de ces hommes. Le Vernet c'est de se souvenir des Alcantara, Carranza, Lurita, Philippe, Cristescu, Artime, Ibanez, Canizares, Gallo, Van Dyck, Parra, Mauri, Cervera, Sancho, etc. Le Vernet ce sont les collectifs espagnol, italien, roumain.

C'est "l'usine" d'espadrilles, la chorale dirigée par un Catalan, l'orchestre animée par un Portugais, les classes de culture générale sous la direction d'un Roumain, l'atelier d'un tailleur italien, l'étude d'un peintre bulgare. Le Vernet c'est l'activité des guerrilleros Manchon, Muzas et tant d'autres qui ont fourni de cadres les formations de la Résistance, comme Guerrero au Gers, Caamano au Tarn, Blazquez et Aymerich à Toulouse, Palomo à Perpignan, etc.

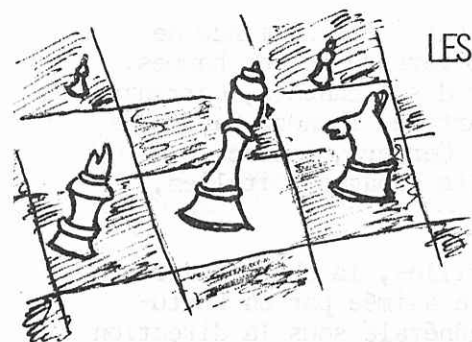
Je voudrais nommer tous les camarades qui sont passés au Vernet, car tous nos frères et amis et compagnons ont été de vrais résistants au fascisme, pour la liberté, la démocratie et la paix.

A tous, chers survivants du Vernet, à vous, chers camarades tombés dans les souffrances du passé, j'ai besoin de proclamer bien haut mon espoir dans un avenir de justice, d'indépendance pour tous les peuples et hommes de la terre.

HUMOUR AU CAMP
(Dessin et texte de Cati,
quartier B - Collection de
A. Cervera)



LES SIMULTANÉES D'ÉCHECS



A mon père, fusillé par les
fascistes.

A ma mère, morte de chagrin.

Il y avait au quartier B, baraque 9 (la mienne aussi) un animateur de soirées, de nom Caparros, comme on me l'affirme. Mille pardons, mon ami, de l'avoir oublié, mais je n'ai pas oublié ta figure jeune et joviale, toujours légèrement noircie par un début de barbe et le manque de bon savon, ton corps petit et carré sur lequel flottait une veste de velours fanée et un pantalon impersonnel. Tu étais très remuant, te déplaçais constamment d'une baraque à une autre, un objet à la main, bien pressé et semblant vraiment avoir beaucoup à faire, alors que le temps ne nous manquait pas. Tu avais le grand mérite de lutter contre l'apathie, le laisser-aller, ce sournois état qui finit par s'emparer des intimes inactifs ; tu luttais aussi contre les mauvaises conditions matérielles, car il n'y avait pas grand chose au Vemet pour créer un spectacle. Mais tu y arrivais !

Nous ne ricanerons pas sur la qualité de ces soirées-là, comme l'a fait l'auteur de "La lie de la Terre", gentleman antifasciste et fine bouche. Pour nous c'étaient des spectacles "payants" et leurs prix n'étaient pas à la portée de tous car il fallait y mettre beaucoup de sa personne : on ne paie pas l'ambiance, cette espèce de communion entre les assistants criant, riant, applaudissant, parfois sifflant. Bon ou mauvais, nous prenions allègrement tout ce qui se passait sur la scène, si nous pouvons appeler ainsi une estrade faite de quelques planches mal assujetties. Soirées sans programme ni ordre. Quels "artistes" ! J'ai mémoire d'avoir entendu au moins six fois en des jours différents "la canción del pirata" du romantique Espronceda, récitée toujours par le même camarade, manchot du bras gauche et dont le bras droit était très expressif et qui parvenait à nous f... la chair de poule :

Bajel pirata
No corre sino vuela
Velero bergantín

.....

!Libertad !Libertad ! Libertad !Libertad!

A ces moments-là nous ne voyions la crasse de notre habitat, murs, sol, tables, lits, chiffons ; nous ne sentions plus l'odeur, la nauséabonde odeur des baraques, perceptibles, presque tangible à chaque fois que nous y entrions venant de l'extérieur : mais chacun sait que l'odeur ne tue pas et ce qui ne tue pas engraisse !

Les échecs sont sans conteste le jeu adéquat aux longs mois ou années de détention, à tout endroit de privation de liberté, où il faut "tuer" le temps et éviter l'engourdissement cérébral et parfois l'attendrissement ; un jeu sans cris ni disputes, où seul l'amour-propre et non l'argent est la mise. Les camps de concentration, les prisons et forteresses, tant de lieux sinistres où ont été enfermés des hommes ont permis un développement sain et utile de ce noble jeu, ne ressemblant à aucun autre : ni sport, ni art, il en a des deux.

Dis-moi, qui de nous deux a eu l'idée d'offrir une simultanée d'échecs ? Je croirais que c'est toi qui vins me trouver. Coquin, tu t'imaginais que j'étais le meilleur joueur du Vemet ; je l'ai aussi cru depuis le départ d'un nommé Baron, lequel jouait très bien et était plus fort que ton associé dans ce coup-ci. Et comme on finissait toujours par tomber d'accord avec toi, c'est ainsi que nous décidâmes de présenter aux camarades du quartier B la première séance de simultanées pour la nuit de Nochebuena, si chère au cœur des Espagnols, de Noël 1943.

Mais d'où as-tu sorti la trentaine de jeux complets, échiquiers et pièces, où es-tu allé les dénicher ? Tu fis seul presque tout : autant de tables alignées d'un bout à l'autre du couloir central de je ne sais plus quelle baraque, les jeux sur elles, une chaise en face. Nous étions à l'étroit, paralysés par le manque de place, mais nous jouâmes quand même, et jusqu'à fort tard dans la nuit, à la pâle lueur de tristes lampes incapables de percer la pénombre ; votre serviteur contre trente adversaires, ou deux cents, si je compte tous les présents, assis, debout, juchés sur les châlits, serrés comme des sardines en boîte. Quel enthousiasme, mes amis, et quelle réussite ! Seul importe l'acte : ni les parties gagnées, ni les perdues n'entrent pas devant telle victoire commune.

Nous refîmes plus tard la même chose, un autre jour férié, Pâques peut-être.

Mais ton chef-d'oeuvre ce fut l'après-midi du 1 mai 1944. Nous voulions honorer à notre manière la Fête du travail et la lutte des combattants du monde entier contre tous les fascismes, celui du dedans comme ceux du dehors. Je ne peux oublier ce jour-là, 1 MAI 1944. Le soleil brillait de tout son éclat dans un ciel bleu pur ; les dents de scie de la chaîne des Pyrénées, encore couvertes de neige immaculée, se détachaient nettement à l'horizon semblant être à portée de la main. Ces immenses et inaccessibles Pyrénées représentaient avec le train longeant les quartiers B, C et "Chinois" les grands espaces anti-prison, le mouvement, la liberté, la vie et l'amour. La nature se réveillait après un long hiver : les arbres feuillaient, les terres verdissaient, les oiseaux volaient. C'était ma première et pendant longtemps seule belle image du département de l'Ariège, car on n'aime pas un pays dont on n'a connu que les camps de concentration, les compagnies de travail forcé, les prisons et l'internement, le tout arbitraire, méchant et bête. Nos coeurs qui avaient tant espéré durant des années de front, de contrainte et de détention, de faim et de foi, battaient plus chaud et plus fort à l'imminence du débarquement anglo-américain, aux coups de bélier russes, à l'approche irréversible de la chère et difficile victoire des Alliés.

Par ce 1er Mai, nous innovâmes. Après que le Collectif du quartier nous eut servi une copieuse assiettée de haricots aux couennes qui compléta dignement le repas du Camp, nous sortîmes les tables et les chaises pour les aligner devant les baraques, entrée sud, face au beau paysage, en plein soleil. Il y avait dans l'air pur comme un gai sentiment de kermesse. On se saluait, on se parlait plus que d'habitude. Puis-je dire aujourd'hui que nous nous sentions les maîtres du lieu parce que notre cause était gagnée ? N'oubliez toujours pas que nous sommes en mai 1944. Les réunions de plus en plus rapprochées du commandant du Camp avec les internés chefs de baraque pour nous faire part de sa volonté de ne tolérer aucune manifestation, mutinerie, évasion ou désordre et de ses menaces de représailles ne démontraient que leur peur et confirmaient notre euphorie.

Tu as fait plusieurs voyages avec les jeux sous les bras. Il y en avait de tous les modèles, mais le Staunton prédominait : grands, petits, polis ou rustiques, vernis ou non (dont un original, avec les pièces faites à coups de couteau par un interné). Nous plaçâmes tous les Noirs pour mes adversaires assis, aidés par les "mirons" debout et les Blancs pour moi, seul de mon côté et ferme sur mes jambes.

Je commence le jeu à ma gauche. J'avance un pion blanc, je fais un pas ou deux, je m'arrête, j'avance un autre pion blanc de l'échiquier voisin ; et ainsi de suite jusqu'au bout de la longue file de tables :

e2-e4 d2-d4 e2-e4 d2-d4 . . .
Je reviens à la tête, mon rival joue devant moi, je lui réponds immédiatement et je passe au suivant, laissant à ce rival-là le temps de réfléchir jusqu'au tour. Ce va-et-vient fut long et ardu. Des centaines de coups.

Nous étions complètement absorbés par cette bataille pacifique. A certains moments, le silence était total malgré la présence de tant de témoins ; à d'autres, quelques exclamations ou commentaires après un coup inattendu ou hardi. Pourtant, au beau milieu de l'immense partie, quelqu'un s'aperçut d'une chose insolite et cria :

- Regardez, on nous photographie !

Tout s'arrêta. Nous levâmes la tête et vîmes en effet, près des barbelés, un monsieur de la direction du Camp avec un appareil photo à l'oeil en train de nous coucher sur pellicule. Clic ! clic ! Puis, indifférents, nous retournâmes à notre passionnant jeu après qu'un autre interné eut, résumant l'avis général, ajouté que ces photos étaient voulues et pouvant servir plus tard, à la Libération, comme preuve de leurs bons traitements, puisqu'ils toléraient nos fêtes et que nous faisions plaisir à voir.



Souvenir d'un tournoi d'échecs de février 1944 au Camp, quartier B.
(Collection de A. Cervera, qui le finit en 5^e position).

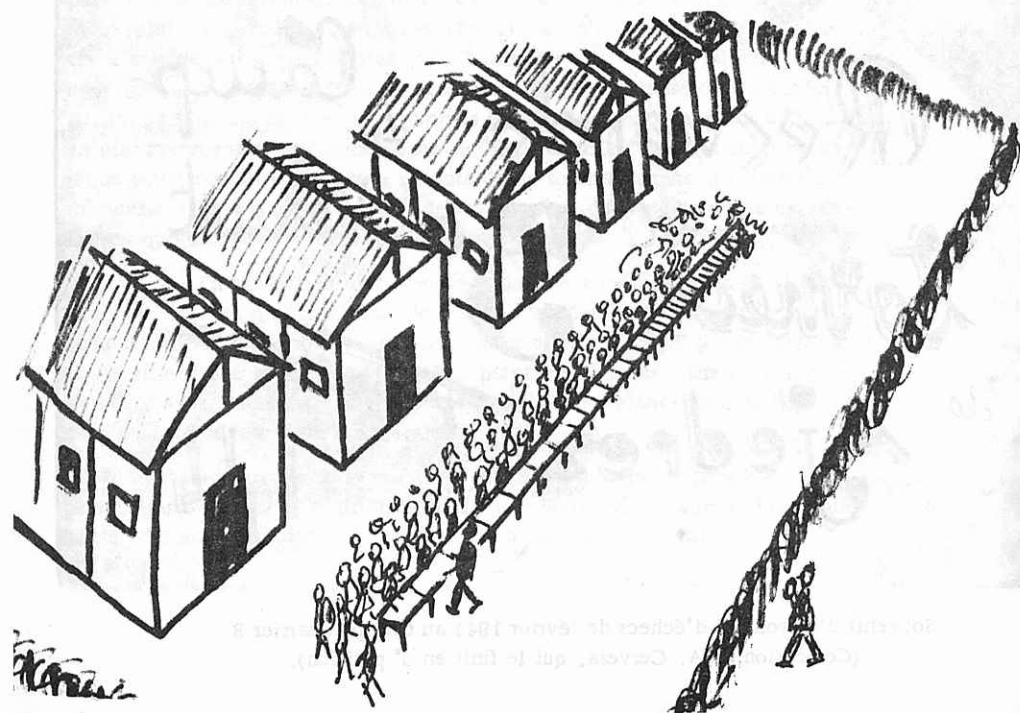
En pensant à cette belle simultanéed'échecs par un jour radieux, je pense au fameux premier match de foot-ball à Mauthausen, joué par les Espagnols avec un ballon fait de chiffons, devant les autres déportés et devant les S.S. médusés de tant de hardiesse alors que tout exhalait la mort dans ce camp hitlérien. Dans les deux cas, ce fut une victoire morale, une manifestation de la fureur de vivre et de gagner, la volonté de liquider à jamais, mais à quel prix ! le bestial pouvoir des nazi-fascistes.

J'ai voulu qu'on sache qu'il était un temps où il y avait un garçon qui avait la passion de divertir ses camarades pour les soustraire à la laideur de leur monde, inventé par des hommes (ou des monstres, mais il y en a encore) contre d'autres hommes. Aujourd'hui, je suis un père tranquille et pantouflard, ce que j'aurais toujours été sans ceux-là, en vie donc, mais déçu, très déçu de voir que la plupart de nos rêves si généreusement payés ne se sont pas réalisés et que ce que nous avons perdu depuis Juillet 1936, depuis la guerre d'Espagne est bien perdu, et pour toujours, de manière irréparable pour les victimes et irrécupérable pour les choses.

Il reste pourtant que toi et moi et nous tous avons dit et fait pendant des années (c'est vite écrit, mais elles passaient moins vite !) ce que personne ne pourra nous enlever jamais, et pour l'Humanité :

-ECHEC et MAT !

BIELSA



"JE NE VEUX PAS RETOURNER EN ALLEMAGNE MAINTENANT"

Dans le courant de la deuxième semaine d'août 1940, au camp d'internement du Vernet, dans le Midi de la France, sur l'ordre du commandant du camp, tous les Allemands, Autrichiens, Tchèques, Polonais, natifs d'Allemagne, apatrides et Juifs furent inscrits sur des listes portant des indications détaillées sur leur personne.

Pour nous, internés, ce n'était pas en soi un événement nouveau. Nous avions dû, peut-être une douzaine de fois, nous soumettre à cette procédure. Mais cette fois-ci, beaucoup de signes donnaient à penser que cette mesure de contrôle était quelque chose d'autre. Par exemple, le renforcement des équipes de la Garde Mobile, la mise en place de mitrailleuses tout autour du camp et son nettoyage, ordonné par le commandant.

Nous n'eûmes pas à nous casser longtemps la tête pour savoir à quoi tout cela était dû. C'était à cause de la "commission allemande", qui avait été déjà annoncée officieusement. La Kommandantur du camp s'était beaucoup appliquée, s'était donnée la plus grande peine pour que ces messieurs de la Gestapo, en face des internés, sachent très exactement à qui ils avaient affaire. Un véritable danger menaçait beaucoup d'entre nous. Nous n'étions pas sans nous attendre à cette rencontre et pas davantage surpris du manquement à la parole d'honneur que le commandant nous avait donnée, de ne livrer à la commission allemande aucune liste portant le nom des internés avec des indications détaillées. Si nous ne pouvions empêcher la comparution et l'interrogatoire ordonnés par la commission, nous avions pris cependant la ferme décision de nous opposer par tous les moyens à toute

tentative de nous livrer à la Gestapo. Naturellement, nous étions très impatients de savoir comment les choses se passeraient.

Le 17 août apparut au camp la commission dite commission Kundt. Elle se répartit dans les trois quartiers : A, B et C. Pour ces messieurs, les plus intéressants étaient les quartiers B et C, où étaient internés les politiques, et parmi eux des représentants notoires du mouvement ouvrier, de l'Internationale communiste et de la Résistance antifasciste, tels que Luigi Longo, actuellement président du Parti communiste italien et Franz Dahlem, membre du Politbureau du parti communiste allemand.

Le chef de la commission allemande au quartier C était un homme de la Gestapo, gras, sanglé dans un uniforme de SS. Après que le commandant de quartier eut d'abord donné l'ordre : "Rassemblement de tous les Allemands et Autrichiens !" vint le deuxième commandement du chef de la commission, qui spécifiait : "Les combattants de l'Espagne rouge, sortez des rangs, à gauche". A notre droite, il ne restait qu'un tout petit groupe d'internés (plus de 90 % des internés du quartier C étaient des combattants d'Espagne).

Prenant une pose de vainqueur, le chef de la commission allemande alla se placer devant le bloc et commença son discours. Bien que nous ayons combattu contre le REICH du Führer et par là-même contre le peuple allemand, le Führer lui-même se montrait magnanime à notre égard. Nous avions la chance de redevenir des "Allemands convenables", d'entrer de nouveau, après une rééducation, dans la communauté du peuple allemand. Mais, en même temps, celui qui continuerait le combat contre le Führer devait savoir qu'on le rattraperait, même, "au coin le plus reculé du monde".

Après cette scène, chacun de nous, en vue de l'interrogatoire, devait s'avancer vers les tables qu'on avait disposées, derrière lesquelles ces messieurs avaient pris place. Ainsi devait également s'avancer

mon ami intime Hans Winkelmann qui avait, même dans les situations les plus graves, les idées les plus farfelues. "A ceux-ci, me dit-il, je vais jouer un sale tour". Je me vis obligé de lui conseiller de ne pas faire de bêtises (1). Lui et moi étions de ceux qui, à cause de leur taille, comptaient parmi les premiers à être interrogés. Nous connaissions déjà la dernière question qu'on posait à chacun. C'était celle-ci : "Voulez-vous retourner en Allemagne ?". Dès avant l'arrivée de la commission, nous avions déjà élucidé la réponse. C'était : "Non !".

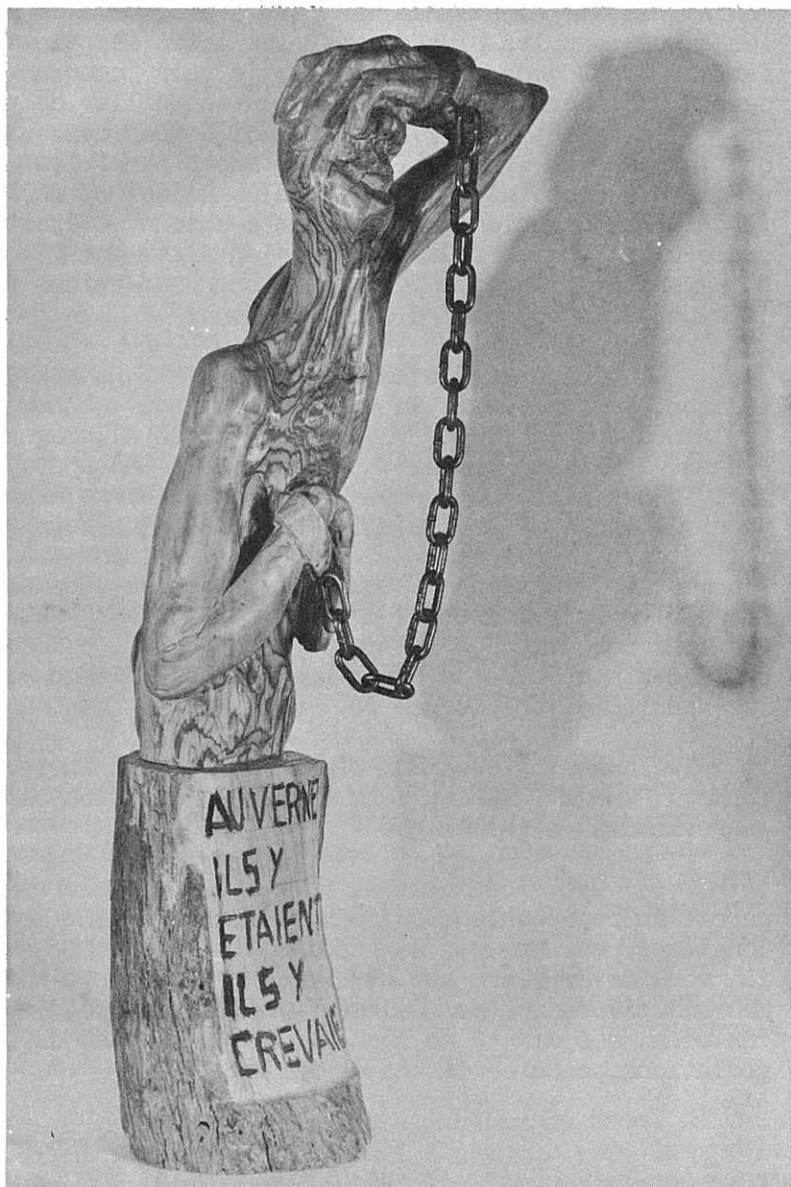
Quand ce fut le tour de mon ami Hans Winkelmann, je fus témoin du dialogue suivant : L'homme de la Gestapo : "Voulez-vous retourner en Allemagne ?" - Hans Winkelmann : "Oui". - Homme de la Gestapo : "Remplissez alors ce formulaire". - Hans Winkelmann : "Non". - Homme de la Gestapo : "Je pense que vous voulez retourner en Allemagne". - Hans Winkelmann : "Oui". - Homme de la Gestapo : "Pourquoi ne voulez-vous pas remplir ce formulaire ?". - Hans Winkelmann : "Je ne veux pas retourner en Allemagne maintenant". - Homme de la Gestapo : "Je ne comprends pas cela. Quand voulez-vous donc y retourner ?".

Hans Winkelmann répond d'une voix forte et ferme : "Quand Thälmann sera Président du Reich, alors je reviendrai en Allemagne".

Cette réponse fit tout d'abord avaler la parole au représentant du Führer. Il lui fallut assez longtemps pour trouver sa réponse : "Jeune homme, dit-il, vous devez alors attendre encore cinq cents ans". Mon ami pivota sur ses talons, vint vers moi et me dit "Eh bien, que dis-tu maintenant ? Cinq minutes de négociations, cinq cents ans de gagnés !".

Ernst Buschmann
(Traduction et collaboration
de G. Dimon et K. Schnepfer)

(1) "Observe bien", fut sa réponse.



Sculpture sur olivier de CARRASCO,
1975.

*Voici une lettre et un document d'un de nos
adhérents qui se passent de commentaires :*

Bad Kreuznach, le 25 avril 1975

Cher camarade,

... J'ai eu un grand plaisir et j'ai été en même temps ému en lisant ton intérêt concernant la distance entre le Vernet et Bad Kreuznach. J'ai beaucoup regretté de n'avoir pu venir à Pamiers et de participer au rassemblement international du 6 octobre 1974. Je ne peux te décrire la joie que j'aurais éprouvée de faire ta connaissance et de rencontrer les amis. Mais malheureusement, en ce temps, un "infarkt" m'a obligé à rester au lit. Car voilà j'ai quand même 72 ans. Comme tous nos amis, j'ai passé par de rudes épreuves et ceci a laissé bien des traces.

Emigré à Paris depuis 1933, je fus arrêté à Montreuil s/Bois (Paris) le 1er septembre 1939. En novembre 1939, je fus transféré au Vernet avec plusieurs de mes amis, Franz Dahlem, Dr. Friedrich Wolf, etc. En octobre 1941, j'étais le premier antifasciste allemand du quartier B, baraque 8, qui fut livré à la Gestapo allemande par les inspecteurs de la police de Pétain. Je fus déporté du Vernet avec deux autres camarades, l'un nommé Weingart, de Cologne, combattant d'Espagne, et l'autre nommé Hoffmann, émigrant juif, provenant aussi de Cologne, pour faire connaissance de plusieurs prisons : Castres, Moulins, prison de la Santé à Paris, Trèves, Coblenze et la dernière Moabitt à Berlin. Ici, la Cour suprême me condamna, le 8 mars 1943, à huit ans de travaux forcés. En mai 1945, libération par l'armée américaine à Butzbach (Hesse).

Cher camarade, je joins à ma lettre la liste des détenus du camp de concentration d'Oranienburg,

dépendant de Sachsenhausen, qui avaient été trouvés morts et enterrés sans cercueil dans un champ entre le village de Bretzenheim et la ville de Bad Kreuznach. Je fus exhumer ces morts étrangers pour leur donner le dernier repos au cimetière de Bad Kreuznach où je fus ériger un monument avertissant contre le fascisme.

J'espère être parmi vous au prochain rassemblement.

A propos, c'est moi qui suis le sculpteur d'os du Vernet dans le livre de Bruno Frei "Les hommes du Vernet".

Avec mes fraternelles salutations.

Hugo Salzmann

-oOo-

Lettre datée du 24 janvier 1946 et adressée par Hugo Salzmann, secrétaire de la Confédération allemande des syndicats du district de Bad Kreuznach au capitaine Harroux, chef du Service des recherches PDR à Bad Kreuznach :

Monsieur le capitaine,

J'ai le triste devoir de vous rendre compte que je viens de faire la découverte de cadavres qui avaient été enterrés sans cercueil entre le petit village de Bretzenheim et la ville de Bad Kreuznach. Après avoir fait des recherches auprès de la mairie, j'ai appris qu'il s'agissait ici de détenus étrangers du camp de concentration d'Oranienbourg qui dépend du camp de Sachsenhausen et qui stationnaient dans des fourgons

à Bad Kreuznach pour faire de durs travaux. Plusieurs de ces détenus étaient morts de faim ou avaient été mortellement battus par la SS.

Voici les noms des morts identifiés par la mairie de Bad Kreuznach :

NOM	N°	Date de naissance	Nationalité
Man Louis	97934	?	Français
Boleslaw Jarmus	121 708	20.10.1903	Polonais
Woronowitz Josef	90424	18.12.1901	Polonais
Dupré Pierre	101400	23.10.1921	Français
Sandor Natyja	118575	16.08.1900	Hongrois
Leistner Karl	50036	24.01.1913	Allemand (Wehrm.)
Maurine Jean	121 636	?	Français
V. Hunolstein Erich	121 624	18.12.1896	Allemand (1)
Linkohr Karl	119770	20.03.1904	Allemand (Wehrm.)
Tirel Pierre	118957	?	Français
Humbert Alexander	97023	21.08.1900	Allemand (Wehrm.)
Schulz Günther	117875	12.04.1902	Allemand (Wehrm.)
Dirk Ginjee	119825	03.02.1921	Hollandais
v. Raaij Petrus	119828	25.09.1903	Hollandais
Cop Cornelius	119820	22.07.1909	Hollandais
Jung Albert	118960	13.10.1904	Français
Van Schelven Bieter	99984	01.09.1895	Hollandais
De Moor Léon	105178	15.10.1904	Français
Bergamaschi Blasco	74639	12.05.1920	Italien
Frohberg Otto	121 584	27.10.1895	Allemand (Wehrm.)
Smak Gerrit	119833	26.06.1928	Hollandais
Zmorowczinski Wladislaw	90707	05.09.1908	Polonais
Pladdet Peter	119818	27.01.1922	Hollandais
Tangke Bernardus	119802	16.07.1915	Hollandais
Reinke Paul	34148	05.02.1901	Allemand (Wehrm.)
Hoeben Henri	121 676	05.10.1895	Belge
Fite Valentin	119799	14.02.1914	Français

(1) Arrêté le 01.12.44

"LAS DELICIAS DE UN EXILIO, DOS CARCELES, DOS CAMPOS DE CONCENTRACIÓN"

... Tous les jours nous avions de nouveaux arrivants, il fallait les identifier pour faire la part des choses. Un nouvel interné nous posait toujours le problème de savoir d'où venait-il et qui était-il. C'était pour nous un travail très intéressant et nous savions ainsi quelles motivations avaient les autorités pour interner les gens. Nous avons constaté que le Camp était simplement un enclos pour des étrangers de toutes sortes.

Un beau jour, la porte du quartier A s'ouvrit pour laisser entrer un interné "expédié" du quartier B.

Nous ne tardâmes pas à savoir de qui il s'agissait, notre nouveau voisin faisait partie du lot auquel on avait supprimé, pour des raisons politiques, la nationalité française et imposé celle de ses origines. Nous allions l'appeler CALI une fois admis dans notre groupe d'amis.

Cali vit le jour en terre catalane, dans la Cerdagne française, où ses parents vinrent chercher un mieux-être. De son village natal, notre ami pouvait voir le pays duquel son père disait toujours : "Mi tierra donde no puedo vivir" (1). Mais Cali devait aimer cette terre et les hommes en lutte contre ses oppresseurs. Il n'avait que 19 ans lorsque la guerre éclata en Espagne et son frère, plus âgé que lui, devait partir avec un groupe de volontaires pour prêter main forte aux combattants républicains ; lui, il allait déployer une grande activité de propagande et de secours.

La force et la brutalité des mercenaires franquistes sortirent victorieuses de la confrontation du peuple espagnol avec le fascisme et la réaction bourgeoise internationale.

En mars 1939, lorsque le drapeau de Franco est présent sur tous les points frontaliers et que les réfugiés connaissent déjà quelle sorte d'asile politique leur est réservée, Cali est convoqué, en tant que jeune français ayant atteint l'âge d'accomplir son service national militaire, à passer le Conseil de révision : "Il est bon pour le service".

Quelques temps après, Cali est invité à se présenter au commissariat de police où un fonctionnaire lui demande de lui remettre ses pièces d'identité ; en échange de ces documents, le policier remet à Cali un papier, un avis officiel pour qu'il quitte le territoire français dans un délai de huit jours.

Notre ami est expulsé de France, de son pays ! ... Aucune explication ne lui est donnée, mais Cali pense qu'il est poursuivi pour avoir fait de la propagande pour le parti communiste.

Il faut préciser qu'à cette époque le P.C.F. était un parti politique tout à fait légal, représenté à l'Assemblée avec un fort nombre de députés. Ce parti dénonçait les fauteurs de guerre, accusant Daladier et consorts d'être des pantins d'Hitler et de Mussolini. Daladier se servait de ses "fameux" décrets-lois pour débayer le terrain en enlevant tous les embarras trouvés sur son chemin. Les "embarras" ont toujours été, pour certains hommes politiques, les étrangers et leurs descendants "coupables" (air connu) de désordres et de guerres.

Cali confie son problème à un député socialiste du département, lequel député le rassure pensant que son cas est une erreur de la part de la police et promet de s'occuper de l'affaire. Notre ami tranquilisé laisse passer le temps ; sa classe est appelé sous

le drap, mais lui ne reçoit aucune convocation. Alors Cali, croyant bien faire et pour récupérer ses pièces d'identité, s'adresse aux autorités. Le résultat d'une démarche si naïve ne se fait pas attendre : Cali est arrêté et mis à la disposition du procureur de la République qui ordonne son arrestation et l'emprisonnement pour infraction à un arrêté d'expulsion.

La famille de Cali, affolée par cette injustice, cherche un avocat. Cet avocat fait savoir à Cali que son cas est sans défense et le parte germano-soviétique du 24 août qui vient d'être signé complique et aggrave la situation. Le seul recours qui est proposé à Cali pour sortir de ce mauvais pas c'est de signer un document où il est question de renier son passé de militant et reconnaître d'avoir été trompé par le P.C.F.

Cali ne signe rien et passe devant un tribunal ; son avocat étant absent, le jugement est ajourné à huitaine. Cela n'empêche pas un journal régional de publier un compte rendu de l'audience où figure déjà notre ami condamné à six mois de prison.

Justice ! Où étais-tu dans ces jours sombres de l'avant-guerre ?... Huit jours après et cette fois-ci avec la présence de l'avocat, Cali est effectivement condamné à la peine déjà annoncé par le journal.

Bafouer la justice et se f... des hommes, telle était la caractéristique des politiciens qui gouvernaient à cette triste époque.

Les six mois de prison sont passés. Cali va faire connaissance avec ce qui est destiné aux vilains étrangers, à cette "racaille" venue de n'importe où. Tout d'abord un petit séjour au camp d'Argelès et ensuite, en mai 40, son entrée au Vernet.

Là ne s'arrêtera pas le calvaire de ce jeune idéaliste plein de courage. Le 7 juin 1941, Cali est conduit avec d'autres internés à la "tierra" où

son père ne put vivre, à un pays dont la langue même lui était peu familière. Cali et ses compagnons de voyage sont remis à la Guardia civil ; des phalangistes venus les "accueillir" leur font chanter, bras levé à l'hitlérienne, le "Cara al sol" (2) des fanatiques de la mort.

Ce groupe de "rapatriés" considérés pour la plupart comme des "rouges" vont grossir les rangs des bataillons disciplinaires où tant de prisonniers républicains meurent en se "rachetant" par le travail. Dans ces unités d'esclaves, toute condition humaine est abolie : les coups, la misère, la faim et toute sorte de sévices sont le pain de tous les jours.

Après quelques années passées dans ces bataillons, la santé perdue pour toujours, notre ami est libéré. Il erre d'un endroit à un autre secouru par des membres de sa famille qui se dévouent pour l'aider, mais dont les moyens économiques sont assez limités.

La guerre est terminée, la France a retrouvé sa liberté, sa sérénité aussi, ce qui encourage Cali à repasser les Pyrénées, à regagner son pays et réclamer justice.

Oui ! Justice lui est rendue, il récupère sa véritable nationalité, mais notre grand ami Cali n'a pas récupéré le plus précieux des dons, la santé, ni les années de bataillon disciplinaire.

Des drames comme celui de Cali il y en a eu beaucoup. Le Camp du Vernet a été une des antichambres des horreurs ; la responsabilité de ce Camp ne s'arrête pas au simple internement, elle va plus loin avec ses crimes internes et ses déportations.

VARI.

- (1) "Ma terre où je ne puis vivre".
(2) "Face au soleil", hymne des phalangistes espagnols.
Cet article est extrait des "Délices de mon exil...", écrit en castillan, que notre ami Vari est sur le point de finir.

"SI LE VERNET M'ETAIT CONTE..."

Pour moi, comme pour tant d'autres, le Camp du Vernet fut un de ces ports de quarantaine pour corps à la dérive....

Un premier et long internement à la fin de la guerre d'Espagne m'avait fait connaître dans ce Camp les tout premiers symptômes de ce qui devait être plus tard l'horrible tentative de déshumanisation des camps de concentration nazis. Vous comprenez alors que quand je me retrouvai trois ans plus tard et entre deux gendarmes devant les mêmes portes, j'eus peur !

Ce Vernet m'avait marqué, il m'obsédait. Et déjà tout me rappelait ma première captivité, la même odeur des tinettes ; déprimé, il me fallut un certain temps pour remonter la pente.

J'y retrouvais des frères d'armes de la guerre d'Espagne et d'autres détenus, ceux avec lesquels nous avions organisé un véritable réseau un peu partout en France, un réseau de résistance antifranquiste sur le territoire français. Cette organisation, si elle ne fit pas l'unité souhaitée, donna néanmoins naissance aux groupes de guerrilleros espagnols. Aujourd'hui encore, je ne suis pas peu fier d'avoir été l'un de ceux qui les ont suscités et, par la suite, servis.

Il fallut s'adapter à la vie d'interné et, pour ma part, me réadapter.

L'instinct grégaire, la solidarité commune à tous les genres de détenus se manifesta bientôt au Vernet. Les premiers contacts pris, nous nous habituâmes à nous réunir discrètement pour tenter d'organiser la résistance à l'intérieur du camp.

Notre petit comité, où tout se savait assez vite, ne nous permit pourtant pas de savoir ce qu'il était advenu des RELLA père et fils le jour où deux policiers civils vinrent les réclamer. Nous pouvions supposer le pire, car RELLA avait été l'alcalde (maire) d'une ville frontalière et donc responsable aux yeux des fascistes, et nous nous sentions tous des "Rela" en puissance.

En effet, le 16 mai 1944, à 5 h du matin, le Camp, et particulièrement le quartier B, fut investi manu militari par les forces de la gendarmerie, de la milice et autres policiers en civil. Onze d'entre nous, dont moi-même, furent réveillés et immédiatement conduits dans un passage de barbelés situé entre le quartier B et le quartier dit des "travailleurs".

Nous avons pensé que l'affaire Rella recommençait. Tout le Camp en émoi était là, une ronde de policiers nous isolait des autres. Les paroles d'encouragement fusaient au-dessus des barbelés et tous pensaient nous voir pour la dernière fois.

Soudain, une voix s'éleva, elle venait de notre groupe et s'adressait aux détenus qui nous regardaient ; calme, elle passait sur nos gardiens. C'était celui que nous appelions "l'Italien" qui dit dans un français impeccable en les désignant :

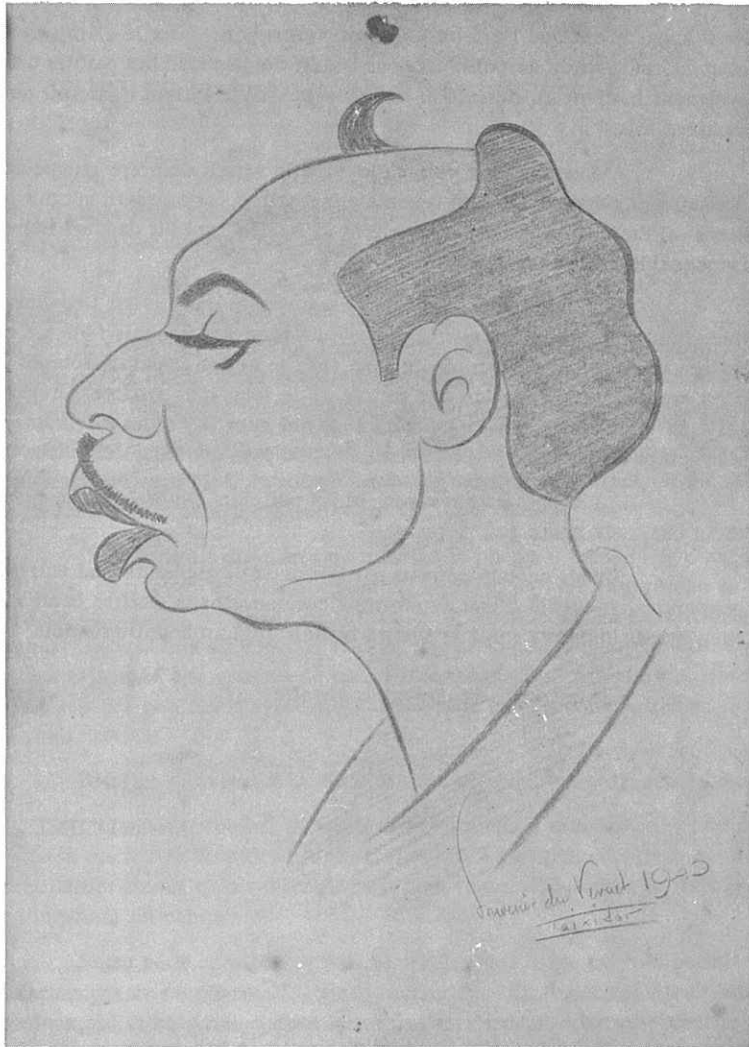
- Camarades, regardez ces hommes qui servent l'envahisseur avec tant de bassesse. Ils sont français, des mauvais français ! Ils me croient italien et ils m'ont détenu en tant que tel ; je ne les ai pas détrompés et c'est sans importance, bien que je sois un de leurs compatriotes. Regardez-les ! La victoire est sûre et proche ; si parmi vous il y a des survivants, il sera temps de les faire juger au nom de mon pays que nous défendons tous ici.

Les poings se levèrent et les policiers esquissèrent un geste de recul ou... de honte ?

Puis chacun de nous partit vers sa destinée attaché entre deux gendarmes, précédés d'une automitrailleuse ouvrant la sinistre caravane. Nous étions inquiets, mais la liberté brillait déjà au bout du tunnel.

Mais ceci est une autre histoire....

Manuel CUBEL.



Demetrio GIMENO "Bigote", Tarascon
s/Ariège, coiffeur, vu par TEIXIDOR, le
très bon caricaturiste du camp du Vernet, et
photo du même en 1943.

Une maxime de notre ami "Bigote" :
"Je veux vivre riche et mourir pauvre !"

Voici pêle-mêle six anecdotes du Camp du Vernet racontées par BIELSA.

1 - LE GALANET, MON FRERE DE LAIT

Je suis né le 3 décembre 1915 et j'ai un frère de lait depuis février 1916. Voyant ma mère très affaiblie et en période de grippe, mon père chercha une nourrice pour le glouton que j'étais au début de ma vie. Il n'alla pas loin pour la trouver en la personne de la Mességuéra, une paysane robuste, saine d'esprit et de corps, au parler haut, toujours gaie et excessivement habillée de corsages et jupes jusqu'aux chevilles (de quoi faire une cinquantaine de mini-jupes !).

Elle avait un fils, mon aîné de six mois, qu'elle nourrissait encore. Par délicatesse envers mes parents et parce qu'elle me voyait affamé (on ne connaissait alors dans mon village aragonnais l'allaitement artificiel), j'étais le premier à prendre les seins et une fois repu, mais seulement alors, son rejeton prenait les restes, c'est-à-dire ce que je lui laissais ; pas grand chose sans doute, puisqu'il a toujours été de moindre corpulence et de plus faible constitution que les miennes. En contre-partie, il a été (et est encore) plus vif et dégourdi que moi.

Nous avons grandi ensemble, comme de vrais frères dans notre enfance de soleil et de poussière. Plus tard, étudiant à Saragosse, je le retrouvais pendant mes vacances au village. C'était alors la rivière, la baignade des après-midi, nus la plupart du temps, sortant de l'eau un poisson dans chaque main et un dans la bouche, attrapant anguilles et serpents dans les trous noirs des roches ; c'étaient aussi les randonnées dans la fertile campagne irriguée et la resquille de melons et autres fruits. Plus tard encore, c'était le réveil de la chair, les premières amourettes, les copinées, le bal : là aussi il était plus en "avance" que moi. Rappelons en passant les bonnes paellas de riz en pleine nature, les succulentes têtes d'agneau rôties au four communal avec un feu de romarins pour le goûter de minuit ; nos promenades nocturnes sur le pont, sous la voûte de myriades d'étoiles étincelantes et le coassement de milliers de grenouilles ; nos interminables rires dans les rues désertes du village endormi, nos bruyantes parties de parchisi, nos enragées parties de pelote basque, nos matches de foot-ball contre les équipes de bourgs voisins (à pied à l'aller et au retour) ; la chasse sans fusil...

Nous avions 20 ans quand la guerre d'Espagne a éclaté et est venue interrompre cette merveilleuse fête qu'a été notre jeunesse. Elle nous a entraînés dans son hideux tourbillon, elle nous a séparés ; guerre que nous

avons faite sans fusil, lui comme muletier, moi comme infirmier. Exilés en France en 1939, Le Galanet n'a pas connu mes camps de concentration, mes compagnies de travail, mes prisons. De 1939 à 1945, il a habité dans la vallée d'Aston (à cinquante-cinq kilomètres du Vernet), dans les sauvages Pyrénées ariégeoises qu'il connaissait si bien et qui correspondaient à son bouillant tempérament. Ses passages en Andorre, les chemins des contrebandiers étaient dangereux pendant la guerre et l'occupation.

J'étais au Camp depuis Avril 1943, avant-dernière de mes étapes. Depuis mon arrestation en 1942, je n'ai jamais eu de visites. Mon étonnement fut donc grand lorsque l'on m'amena à la baraque-parloir : il y avait mon frère de lait, il est devant moi, nous nous embrassons. Et nous parlons, parlons de nous, de notre vie, du passé et du futur incertain. Les intemés savent ce que je veux et ne sais dire, ils ont vécu ces moments indescriptibles.

Il est revenu une deuxième fois mais il n'a pu ni entrer ni me voir.

Pour lui éviter ces ennuis, j'ai fait une demande d'autorisation de visite à la police du Camp pour mon frère Le Galanet avec renseignements et objet, demande assez explicite et sans malentendus. Elle m'a été retournée avec UN GRAND POINT D'INTERROGATION sur toute la page et le mot frère souligné et resouligné à l'encre rouge.

Le Chef de la police du Camp du Vernet n'a jamais eu de frère de lait. Je dis qu'il n'était que policier jusqu'aux orteils. Notre corps était emprisonné, mais notre coeur était libre et hors de sa portée ; si son corps à lui était plus ou moins libre, c'est son coeur qui était enserré dans du solide fil de fer barbelé.

2 - LE FROMAGE DE ROQUEFORT (publicité non payante)

Comme la plupart des Espagnols, au début de mon exil en France, je n'aimais pas trop les fromages. Chez moi, en Aragon, nous en mangions surtout pendant les vacances, quand un oncle berger nous donnait les laitages de son troupeau de chèvres et que nous nous trouvions au mas pour le dépiquage du blé ou le ramassage des olives.

Pendant l'occupation allemande, la population française ne trouva plus sur le marché ses fromages préférés ; plus de choix, plus de vente libre et sévèrement rationnés. La ménagère d'un certain âge se rappelle les mauvais temps de la carte de ravitaillement.

Pour nous, étrangers incarcérés ou internés sur le sol français, la chose était pire encore. Sans liberté, on ne peut plus s'occuper de sa nourriture : nous mangions ce que nous donnaient les gardiens et lorsque vous dépendez de quelqu'un qui ne vous aime pas et qui ne voit en vous qu'un ennemi, les hauts murs et les épais barbelés sont vraiment trop hauts et trop épais pour ceux qui n'ont pas de parents.

Et puis, aux prisons de Toulouse en guerre, avec ou sans Allemands, des surveillants ouvraient et coupaient devant les prévenus politiques les colis qui leur étaient adressés. J. Becker montre dans son film "Le trou" comment ils opéraient : nous pouvons vous dire que c'est rigoureusement exact. Mais il y a pis : alors que nous attendions impatiemment les envois de la famille pour les partager avec les camarades codétenus, nous étions l'objet d'une espèce de torture de la part des mêmes surveillants en nous prenant ce qui était rationné, c'est-à-dire presque tout : pain, beurre, tabac, etc. Nous revenions à la cellule les larmes aux yeux et un paquet amputé du meilleur. Quelle lâcheté !

Nous avons dit que le Camp du Vernet a finalement été l'oeuvre de ses intemés, de leurs qualités morales, de leur tempérament et de leurs organisations politiques. Plus le temps passait, plus vivant était-il, plus il "appartenait" aux détenus. La morosité n'était pas de notre côté. Le Collectif fut une leçon.

Un jour nous reçûmes un morceau de Roquefort plus gros que le poing ; c'était inespéré et incroyable, je ne me rappelle pas d'en avoir eu avant ou après. Je revois ma part dans l'assiette en aluminium, elle devait correspondre à la ration trimestrielle d'une famille. Mais voilà, ce Roquefort était pourri. L'intendance nous l'avait donné parce qu'il était pourri et impropre à toute autre consommation. Ce n'était donc pas un geste humanitaire.

Vu de loin, il était beau d'aspect et de couleur ; c'était du vrai Roquefort et pas un ersatz quelconque ; au marché noir, il aurait coûté les yeux de la tête ; il aurait rempli de joie une jeune maman en faisant des tartines beurrées pour ses enfants avant d'aller à l'école ; une petite vieille s'en serait régalée et aurait regagné son petit vieux en buvant un verre de vin ; les J3 en auraient eu besoin pour leur normal développement physique...

Vu de près, il sentait et rebutait comme une boule puante. Dans la bouche, c'était de la flamme et de l'acide sulfurique, plus fort que cent poivres noirs, que le petit piment rouge des Indes, que l'alcool à 100° et le vinaigre à 10°, plus le goût, l'affreux goût incomparable à tout autre. De plus, il scintillait !

Eh bien ! devant ce roquefort, les internés se divisèrent en quatre classes :

- ceux qui ne purent le manger en aucune manière,
- ceux qui en mangèrent un peu une seule fois,
- ceux qui mangèrent leur part d'un seul coup et
- ceux qui mangèrent deux ou trois parts avec plus ou moins d'appétit.

Il provenait incontestablement d'un trop long emmagasinage, d'un stockage de centaines de kilogrammes qui tient du crime et du sabotage. Nous ignorons si l'origine de ce fromage était dans les "réserves" du Camp ou si le Camp l'avait reçu tel quel et directement d'un autre endroit. N'importe : c'est une preuve de plus que la guerre et la faim enrichissent les affameurs sans scrupule.

3 - LES CUISINES DU QUARTIER B

Une baraque très sombre et vieille, trois ou quatre grandes chaudières semi-sphériques à lourd couvercle, quelques tables de travail, une fumée opaque et constante, les courtes bûches de châtaignier ou d'acacia en petits tas.

J'y ai passé deux mois de l'hiver 43/44 sous les ordres du chef Mikhailov, interné, Brigades Internationales, soviétique de Moscou où résidait sa famille dont il ne savait rien depuis 39. Il me parlait d'elle avec des accents touchants, surtout de sa fille qu'il adorait et lui tardait de revoir : comme vous voyez, de ce côté-là, il était comme nous tous.

Mikhailov était très propre et sérieux dans son travail de cuisinier. Les lourdes chaudières en fonte étaient lavées, récurées avec vigueur, relavées et asséchées aussitôt après la distribution des repas. Les légumes composant ceux-ci étaient eux aussi lavés, nettoyés des parties abîmées et relavés avec soin avant d'être versés dans l'eau claire. Mikhailov était très actif, se levait de bonne heure et ne s'asseyait pas souvent ; il coupait à grande vitesse les carottes en rondelles et je me disais que je n'arriverais jamais à l'égaliser ; il avait des soucis avec le bois vert qui ne voulait pas brûler et qu'il mettait à sécher à côté du foyer des chaudières. Ah ce bois ! jamais assez sec, d'où la fumée permanente, à laquelle nous ne prêtions plus attention.

Mikhailov était foncièrement honnête et redistribuait tout ce que lui donnait l'intendance du Camp. Il ne gardait rien pour lui et son café du matin n'était pas plus sucré que le café de tous. Et à propos de café, la

rumeur disait qu'il était meilleur au quartier B qu'ailleurs. J'ai mis longtemps à en trouver la raison : Mikhailov salait légèrement l'eau et ce peu de sel enlevait à l'eau sa fadeur, laissant agir complètement la petite quantité de sucre qui nous était allouée.

Un jour, il s'était coupé à un doigt et je lui ai fait une poupée, un pansement avec une bande de gaze de 2 m de long sur 2,5 cm de large. Nous n'avons pas voulu la couper et je l'ai employé en entier. Je donne ces mesures parce qu'il perdit le pansement au cours de son travail, il ne savait pas où. Nous avons longuement remué et scruté le contenu des chaudières avec les louches et les écumoirs : rien n'y fit, le pansement fut introuvable. Il prévoyait ce qui allait arriver et qui arriva effectivement, d'où son éternement grandissant. A l'heure, vinrent les distributeurs des baraques avec leurs récipients que nous remplîmes plus lentement que d'habitude avec l'espoir de retrouver ce maudit pansement avant leur départ de la cuisine. Hélas ! un chef de baraque le trouva accroché à sa louche, la bande défectueuse et longue de toute sa longueur de deux mètres ! Vous imaginez aisément la tête des camarades, la gamelle à la main et voyant sortir ce ruban qui n'en finissait pas...

La bande étant neuve, il n'y avait pas trop à s'en faire, mais c'était moche et injuste. En comparaison, qu'est-ce que c'était à côté des crottes de rat grosses comme des noyaux d'olives noires que j'ai mangées mélangées aux nouilles de plusieurs dimanches du printemps de 1942, dans une compagnie de travailleurs étrangers sise à Barantheu (Cher), sur la zone dite libre, dans une région agricole où pourrissaient des tonnes de pommes de terre (comme je l'ai vu à Dun-sur-Auron), crottes de rat dont je garde toujours le souvenir dans la bouche et que je n'arrive pas à pardonner ? Et qu'est-ce que c'était à côté des asticots pullulant dans deux morceaux de viande (le sien et le mien) que j'ai vus manger à un bûcheron de la même compagnie, un travailleur qui faisait quatre stères de bois par jour pour payer l'hospitalité du fascisme français ?

Cher Mikhailov, je rends hommage à ta droiture et à ta propreté. Quel bon camarade as-tu été !

4 - LA CUIILLERE DE CONFITURE

Elle était tellement bonne que je m'étais juré que la guerre finie et redevenu libre j'en ferais ma seule nourriture !

Je n'ai jamais rien compris à l'histoire de cette cuillerée de

confiture du Camp du Vemet d'Ariège, sauf qu'elle a existé . Pendant la dernière année de vie de notre Camp, on nous formait en colonne à peu près toutes les quinzaines pour nous mener au magasin de la Croix Rouge, ou organisation similaire, où l'on nous faisait prendre debout (nous étions nombreux et le temps pressait) une cuillerée de confiture qu'ils enfournaient eux-mêmes dans notre bouche grande ouverte. Après quoi, nous regagnions notre quartier à vive allure.

Soyons honnêtes : elle était un délice, cette confiture. Une pâte ambrée, bien prise, homogène, douce et sucrée, agréable à l'oeil. Elle était un régal pour notre palais, un autre régal pour notre oesophage. Des lèvres à l'estomac, c'était la fête du sens du goût et la sensation reçue en était voluptueuse et de longue durée. De plus, elle agissait comme un baume et adoucissait les gencives, la bouche, l'arrière-bouche et le pharynx. Je comprends pourquoi les grands-mères donnent du miel contre les maux de gorge.

Habitués depuis des années au goût des navets, topinambours, rutabagas et autres légumes semblables et aux brouets qui en résultaient ; ayant en outre oublié ou idéalisé à force d'en parler les bons repas de jadis, il était naturel de penser qu'il ne pouvait exister d'autres mets encore meilleurs.

D'où mon serment (que je n'ai pas tenu évidemment par la suite) du début de l'anecdote.

Mais il y a un... mais. Une fois rentrés à la baraque, comme toujours et pour tout, commençait la critique de la confiture et du geste de charité, jugés selon la mentalité de chacun :

- Elle contient des produits concentrés nécessaires à notre faible organisme, comme les phosphates, le calcium, le fer, l'iode et surtout les vitamines, disaient les optimistes et les bien-pensants, très rares.

- Elle contient du bromure pur ; c'est pour nous endormir, calmer nos nerfs, contre l'excitation et pour penser moins aux femmes !, disaient les pessimistes et les mal-pensants, la majorité.

Personnellement, je ne sais plus, sauf que cette confiture était délicate et que j'en aurais mangé de pleins pots assis sur mon triste lit de planches et de paille.

Dites, mes amis, cette confiture du Camp du Vemet n'était-elle pas réellement la théobroma des Anciens ou l'ambrosie de l'Olympe, la nourriture des dieux ?

5 - UN DEGOURDI

Il y en a toujours et partout.

Un jour comme les autres, au milieu de la matinée, cette espèce de gazette très développée dans les lieux concentrationnaires qu'est la rumeur publique, aux nouvelles incontrôlables et inévitablement déformées, colporte qu'un interné s'est évadé.

-; personne ne sait comment, personne ne s'est aperçu de rien, dit-on.

-Bon ! il a disparu, il s'est évanoui sans bruit, il n'est plus dans la baraque, il y a laissé sa défroque. Félicitations ! Mais comment a-t-il fait pour si bien réussir ?

Bien que nous rigolions de plaisir (un évadé c'est toujours une victoire sur les gardiens et les barbelés), nous sommes tous perplexes. Il n'était pas un chef militaire ou politique dont on avait besoin à l'extérieur pour organiser ou diriger un groupe de résistance et qui, on le sait, s'en allait avec force complicités. C'était un interné quelconque, un obscur, un anonyme presque, l'un de ceux formant la masse qui suivent l'histoire et sans lesquels elle ne se ferait pas. Il est parti seul.

Le temps passe et nous n'en parlons plus.

Une dizaine de jours après cette disparition par enchantement, la même gazette a un tirage spécial pour annoncer que le fugitif a été retrouvé et repris. Au début, nous ne l'avons pas cru : c'est un truc de la police pour nous décourager dans ces entreprises ; ensuite les détails arrivaient d'heure en heure comme les flashes de la radiotélévision pour les grands événements. Mais à notre prime contrariété (c'est toujours une défaite pour les emprisonnés si l'échappé est capturé) a succédé l'émerveillement.

- Ah ! ça c'est bien fait, bien calculé, formidable !, entend-on, ravis de ce coup.

Notre camarade s'était tout simplement caché dans la baraque-magasin des denrées alimentaires. Avec les caisses, boîtes et autres colis - et il n'en manquait pas -, il s'était fait un abri dans un coin pour ne pas être vu pendant le jour. Pendant la nuit, il mangeait !

Imaginez ce qu'il a pu ingurgiter au cours de sa "liberté" en quantité et qualité puisqu'il en avait le choix. Imaginez un affamé et un

assoiffé dans un supermarché, les pauvres bêtes du Sahel désertique sur les verts pâturages des Alpes, un enfant squelettique... Non, non ! car nous touchons là la honte de l'Homme, car il n'y a aucune différence entre l'affameur de 1944 et l'affameur de 1974, entre le mort dans un camp (je vais revoir ce soir "Nuit et brouillard" de Resnais) et le mort sur une terre aride. Vous avez beau fermer les yeux, boucher les oreilles, accuser autrui...

6 - L'ARISTOCRATIE

La plupart des internés du Vernet étaient mal habillés et ne portaient que de vieux et sales habits civils ou militaires. C'est tellement normal et dans la nature des choses d'un camp ou prison que personne n'y prête attention. Nous étions plus ou moins présentables selon la complexion de chacun et l'existence ou non d'une famille près du camp.

On nous donnait de temps en temps un bout de savon, mais à cause de sa mauvaise qualité et aussi de l'eau trop calcaire, le savon ne nettoyait pas beaucoup. Laver une veste, un pantalon ou une capote kaki était au-dessus de nos moyens ; il en était de même pour les raccommoder. Quant aux chemises...

Je me rappelle très bien qu'il y a eu un jour une distribution d'habits. Nous sommes allés les chercher formés en rang comme chaque fois qu'il y avait déplacement collectif. J'ai eu une veste grise et neuve. Je l'ai vite essayée et je l'ai emportée. Neuve ! une chance. Mais de plus près et très visibles de retour à notre quartier, la veste neuve avait des centaines de petits trous. Des centaines de trous de mite. J'ai compris et vous aussi vous comprenez.

Mais revenons à nos savons, synonyme de lavage. Un interné n'était pas comme les 99% autres. Bel homme d'un certain âge, allure et pose d'aristocrate, de diplomate ; habits de coupe impeccable, chemise blanche, souliers vernis noir, canne à pommeau dont il ne se séparait jamais et qu'il maniait prestement. Bref, il était d'une autre race que la nôtre. Banquier juif ? Que venait-il faire parmi nous, la plupart ouvriers, paysans, gagne-petit, déshérités, latins plus aptes à manier un fusil qu'une plume, un outil qu'un livre compliqué ? ("Que venait-il faire" Mais c'était ça, le Vernet !)

Un détail m'a frappé chez cet homme qui n'était pas destiné à un camp de concentration. Vous savez que les lavabos se trouvaient dehors entre les rangées des baraquements et sans être couverts. C'était l'entre-saison et il ne faisait pas chaud. Chaque jour, chaque matin cet interné se lavait le sexe, testicules et membre viril et cela avec distinction.

Etait-ce une habitude de chez lui, un besoin de son corps, un rite religieux ? Je vous dis qu'il n'était pas comme nous...

L'EQUIPE DE CHARBONNIERS DU CAMP DU VERNET DE
MARS 1941 A SEPTEMBRE 1942 (Photos de José Léon, 74200 Thonon)



Au bois, Avril 1941

Devant la ferme Clarac





Meule n° 15, 1942 - (J. Léon et ses deux aides Alvarez et Soras)

Devant la ferme Clarac (J. Léon assis le premier à droite)



E COMA, notre sympathique délégué de la région parisienne, a connu la prison du Camp du Vernet après une évasion manquée avec l'Irlandais JOHNNY, des Brigades internationales. Leur "liberté" ne dura que trois heures : chassés comme du gibier, ils furent repris dans un champ de blé (lire à ce sujet le Point de Vue de J. ESTEVE dans ce même bulletin). Deux mois de tôle dans "notre" petite prison dont il ne reste aujourd'hui que quelques pans de mur, une porte et deux fenêtres grillagées encore (voir "Le Vernet", n° 2, page 20), plus un jugement à Pamiers, plus trois mois à la Maison d'arrêt de Foix pour "séjour irrégulier en France" (c'est-à-dire que hors du Camp nous étions hors-jeu, off side !).

Et c'est dans cette prisonnette du Vernet qu'il composa ces quelques vers inspirés par la lune qui, curieuse et irrespectueuse, amicale et libre, s'infiltrait chaque nuit à travers les barreaux des ouvertures.

Avec l'immobilité forcée de la cellule, les denrées passées sous main et l'optimisme de toujours, il sortit du fond de l'homme ce qui sort invariablement en cas d'absence de liberté : la femme. LA FEMME !

Heureux ceux qui en avaient une, heureux ceux qui étaient attendus, encouragés, caressés et même satisfaits (ce qui était un privilège rare !). Mais pour le solitaire, le célibataire interné ou déporté songer à aimer et posséder une femme, suprême bonheur, supposait avoir préalablement et victorieusement résolu deux problèmes : celui de la fin de la guerre avec écrasement du fascisme et celui, plus aléatoire, de la finir en vie (et cela n'est pas du tout une lalalissade).

E. COMA dédia ses vers

A LA MUJER ESPAÑOLA !

Un gran claro de luna
Cual cuchillo de plata
La penumbra desgarrada
Del Campo la prisión

Tu recuerdo en mi mente
Entre rejas, suspiros ;
Un murmullo de fuente
Es mi loca pasión

O mujer ! mujer soñada,
Maravillosa flor de mi tierra española
Hermosa crisantema de espléndida corola

O mujer ! mujer ansiada,
Así yo rezaba nostálgico preso
Penando mi alma al no poseer tu querer

Destellos de soles
O rayos del cielo
O almendros floridos
Tus ojos ya son

De tu boca grana
Cual jugosa fruta
Quisiera por siempre
Mi sed apagar

Por dos veces soy preso
Cuando en ti estoy pensando,
Ya no hieren los hierros
Al soñar tu mirar,
Son tus brazos cadenas
Que me tienen llorando en mi real despertar

Le Vernet, mayo de 1942

(Un grand clair de lune / Tel un couteau d'argent /
Déchire la pénombre / De la prison du Camp / Ton
souvenir dans mon esprit / Emmurée, des soupîrs / Un
murmure de source / Est ma folle passion / O femme !
femme rêvée / Merveilleuse fleur de ma terre espa-
gnole . Beau bouton d'or de splendide corolle / O
femme ! femme désirée / Je t'adorais ainsi nostal-
gique captif / N'ayant ton cœur et mon âme torturée /
Lueurs de soleils / Ou rayons du ciel / Ou amandiers
en fleur / Ce sont aussi tes yeux / De ta bouche é-
carlate / Comme un fruit mûr / Je voudrais toujours /
Eteindre mon désir / Je suis deux fois prisonnier /
Quand je pense à toi / En songeant à ton regard / Ne
blessent plus les fers / Tes bras sont des chaînes /
Me faisant crier dès mon vrai réveil).

--o o o--

Trois poésies de José NAVARRO, Sorèze (Tarn) du quartier B

RETORNO DEL EXILIO (Mayo 1954)

Madre, España !
Triste y mutilada
Heme aquí
En cuerpo y alma
Fija la mirada
Mis ojos te hablan
Mi boca
No articula las palabras
La emoción me embarga
Te llevo clavada
En el fondo de mis entrañas
Así te lo dirían si vivieran
Mis hermanos
Que dieron su vida por tu causa
Federico y Machado !
Y así te lo dirán
Los poetas de España.

MIENTRAS VIVA (Junio 1962)

Volver es mi esperanza
Y volveré sin el fusil
Armado del saber
Y dispuesto a combatir
Por el derecho a vivir
Libre y feliz
Quiero volver llevando
Presente y porvenir.

Dejar de ser ?
Ese no soy yo
Yo siempre fui
Y lo seré hasta mi fin

Volveré a besar a mi madre
Aunque me cueste sufrir
A la tierra de mis hermanos
Quiero mi cuerpo fundir
Hoy en la vida y luego morir
Para que broten mañana
En la tierra de España
Flores de esperanza
Semillas del porvenir.

DE PADRES CAMPESINOS (Setiembre 1970)

Nací en el campo árido
Nací como un pajarillo
Donde mis padres me hicieron
Donde me hicieron el nido

En el campo perdido
Sólo quedan espinos
Entre romero y tomillo
Pobre nido es el mío
Pobre nido es el mío

El tiempo impío todo lo ha secado
Ya no florecen los almendros desecados
Los rosales de ayer hoy están marchitos
Los nidos abandonados
Y del mundo olvidados
Y del mundo olvidados

Tristes penas y malos sabores
Amargan los corazones
Cuando el destino es cruel

Por las tierras de mis pesares
Iba llorando mi padre

Y mi madre le decía
No llores Paco de mis amores
Que donde acaba la noche
Nace el alba de colores
Nace el alba de colores

Cuando ya fuí grandecito
El vuelo levanté
Bebí en los mansos arroyos
Y en los ríos me bañé
Y en los ríos me bañé

La guerra estalló en mi tierra
Entre rebeldes y leales
Y a la guerra me marché
A defender mis ideales
En ella las plumas dejé
Pero la vida salvé

Ahora sé lo que vale y la quisiera vivir
Rosa por favor escucha mi confesión
Quiero casarme y hacer el nido
A nuestra imagen

Con el pico te daré aliento para tu sangre
Y tu me darás preciosa
Las rosas de tu cuerpo
Porque sin amor mi Rosa
La vida es poca cosa

Porque sin amor mi Rosa
La vida es poca cosa.

JUAN BLASQUEZ



La mort est allée le prendre à Salé (Maroc)
le 10 décembre 1974.

Je ne m'habitue pas à la disparition de ce camarade de lutte que j'ai connu pendant plusieurs années, en Espagne d'abord, en France ensuite. En Espagne, nous faisons partie du bataillon Komsomol (123 brigade, 27 division) dont il a été le commissaire politique depuis 1937. Jeune, élégant, racé, les traits fins, petite moustache, yeux chauds et perçants, il se dégageait de sa personne une puissance de volonté, de détermination et d'intelligence qui forçait l'attention et l'écoute. Sérieux quand il le fallait, il était d'agréable compagnie aux heures de détente et dur à la souffrance et la maladie - nous l'avons

soigné sur place pendant deux mois pour une paratyphoïde contractée en 1938 près du front sans réussir à l'évacuer sur un hôpital : "Je vais mieux", nous disait-il chaque jour.

Il fut le compagnon inséparable du commandant Grañen, chef militaire du bataillon, un autre jeune homme de la même valeur, instituteur de profession, alors que Blazquez était étudiant de l'université de Madrid. Tous les deux avaient les mêmes qualités morales, la même formation politique, le même courage physique devant l'ennemi fasciste ou l'adversité. Le Konsomol étant un bataillon de choc, nous nous sommes plus d'une fois trouvés dans des situations délicates où la décision et la prudence s'imposaient pour en sortir les centaines de soldats, tous volontaires et de la même région du Bas-Aragon : nous attaquions souvent, trop souvent même et les franquistes savaient répondre et attaquer à leur tour. Le bataillon devint une brigade formée par les cadres du premier : Blazquez fut nommé commissaire de brigade et Grañen le commandant.

Fronts de Huesca, de la Sierra de Alcubierre, du Vedao de Zuera, avec leurs villages brûlés par le soleil et la sécheresse ; de Sabinanigo et la Peña de Oroel, trois mois de pluies et de marches sur les Pyrénées centrales. Fronts de Tέρuel, Utrillas, Singra (peut-être le plus mauvais souvenir de toute ma campagne), Alfambra, Camarillas. La bataille de l'Ebro au Barranco del Barball, celles de Lérida, Agramunt et Artesa. Noms glorieux ou d'impuissance, de succès ou de revers, d'héroïsme ou de lassitude ! Tant d'efforts et de sacrifices pour rien, pour pas grand chose, pour nous retrouver finalement vaincus et exilés en France, février 1939.

En France, je le perdais de vue. Grañen étant parti au Mexique, je croyais bien que Blazquez avait pu lui aussi gagner l'Amérique. Quelle ne fut donc pas ma surprise de nous croiser dans les couloirs de

la prison de Toulouse aux premiers jours de janvier 1943 ! Nous nous fîmes un petit geste avec les lèvres, un chut silencieux, et un petit clin d'oeil : pour les autres, nous ne nous connaissions pas.

Puis ce fut le Camp du Vernet et son évvasion avec Florescu et Cristescu dont vous avez lu le récit dans "le Vernet" n° 4 (cette prouesse confirme ce que j'écris plus haut sur sa trempe). Une solide amitié a uni ces trois hommes et Cristescu n'a pas hésité à prendre l'avion à Bucarest pour le Maroc et accompagner son ami à sa dernière demeure. Ils ne pouvaient faillir à leur idéal et ils sont devenus tout naturellement des cadres de la Résistance armée française contre le fascisme depuis leur échappée d'octobre 1943.

Blazquez, sous le pseudonyme de "César", fut le chef adjoint du général Luis, commandant les guerrilleros espagnols opérant au sud de la France. D'autres mieux que moi pourront témoigner de leurs actions combattantes.

Je te salue, Blazquez, mon camarade. Crois que ce que nous avons vécu est inoubliable. Je manque de mots, mais non pas de coeur, pour te le dire et pour dire

- AU REVOIR !

B.

JOSÉ AGOSTINHO DAS NEVES

-°-

Nous avons appris le décès de notre camarade Das Neves survenu à Paris le 27.11.74. Cette brutale nouvelle nous a plongés dans la stupéfaction, car moins de deux mois auparavant nous l'avions vu au Rassemblement du 6 octobre et entendu à la tribune de la réunion de Pamiers, où il nous parlait de son cher Portugal enfin libéré de la vieille dictature, de la liberté renaissante et de ses espoirs futurs.

Né à Lisbonne en 1905, il a toute sa vie lutté contre le régime autoritaire et l'ignorance de son pays. A 17 ans, il est gravement blessé en fabriquant des explosifs. A sa sortie de l'hôpital, il est interné à la prison politique de Caxias d'où il s'évada. Se cachant dans la province, il se fit imprimeur de feuilles subversives ; on le remit en prison, la police ayant trouvé dans sa chambre une arme qu'elle venait d'y déposer.

Une courte libération, car poursuivant la lutte il est déporté en Guinée portugaise ; il s'en évade encore, traverse à pied la brousse et finit par arriver en France. Les autorités de Marseille le dirigent vers une sorte de camp de travail pour réfugiés, puis c'est Paris.

Il doit travailler durement le jour pour aller étudier à la Sorbonne le soir, car "dans le savoir, il y a la liberté". Il est cofondateur des journaux clandestins "Liberdade" et "Democracia" et correspondant de presse.

C'est la guerre et les autorités françaises lui ordonnent de regagner son pays : c'est la pire solution, car rentrer au Portugal c'était la prison à

vie. Il choisit la France. On l'arrête, l'enferme à Roland-Garros et on l'interne au Vernet où il passe plusieurs années. Il est du convoi vers Dachau appelé "le train de la mort" dont le voyage dura près de deux mois. Libéré en mai 1945, il pèse trente cinq kilos.

Ses derniers mois furent ensoleillés par la révolution du 25 avril 1974, ses dernières vacances il les passa dans son pays. La mort a prématurément fauché sa joie...

Une vie bien remplie au service de son pays et de la lutte antifasciste.

---°°---

A L'HONNEUR

-

Le 20 avril 1975, lors de la commémoration du 30e anniversaire de la Libération de l'Italie par les forces alliées et la Résistance intérieure, le président de la République italienne, sur proposition du ministre des Affaires étrangères et par l'intermédiaire du consul d'Italie à Toulouse, a élevé Vincent TONELLI au grade de chevalier de l'Ordre de l'Etoile de la solidarité italienne.

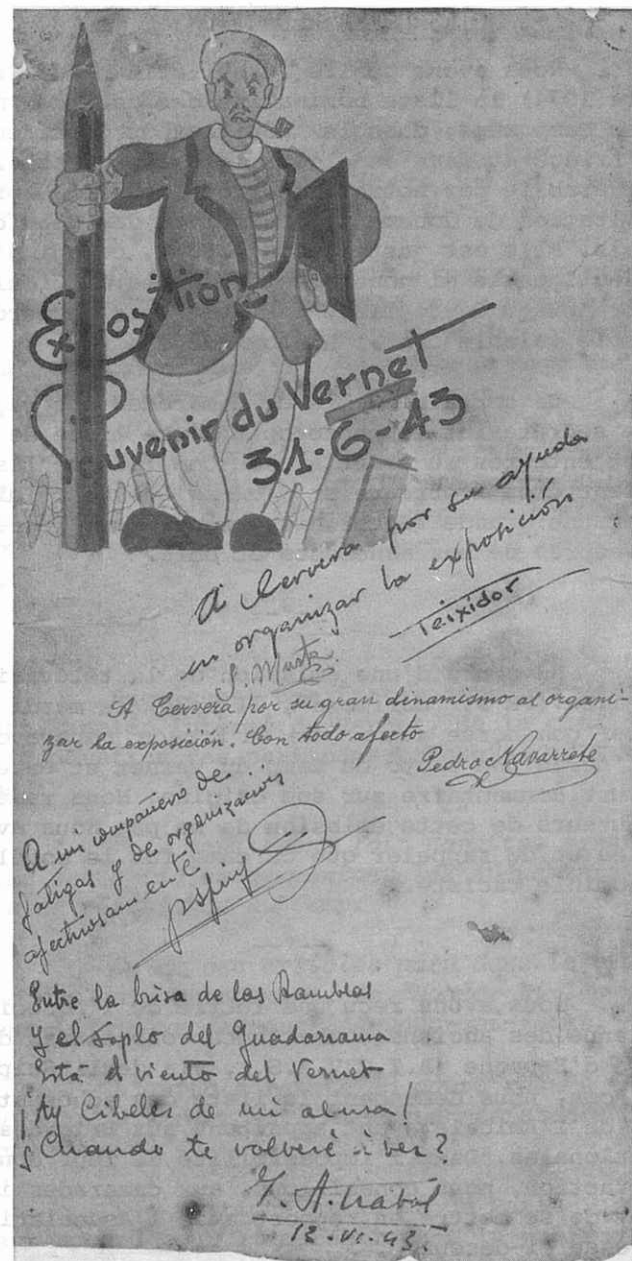
Voici succinctement ses activités antifascistes :

Deux ans et demi dans les Brigades internationales d'Espagne. A fait partie de la Résistance française après l'invasion nazie. Arrêté plusieurs fois, il est finalement interné au Vernet jusqu'à juin 1943, date à laquelle, recherché par la police fasciste internationale, il est remis aux autorités mussoliniennes qui l'incarcérèrent en plusieurs en-

droits et libéré seulement à la chute du gouvernement fasciste de Mussolini. Il reprend la lutte armée contre les nazis qui occupent encore son pays jusqu'au 25 avril 1945, jour de la Libération. Il revient en France en 1946.

Nos sincères et vives félicitations au camarade TONELLI, président de l'Amicale.

—°°—



NOTES DE LA RÉDACTION

Nous avons publié au bulletin n° 4 (2e semestre 1974) la liste nominative des internés décédés au Camp même, dans les hôpitaux du département de l'Ariège et dans des lieux inconnus. Cette liste a été établie par notre historien C. Delpla après consultation de documents d'archives des services officiels. Elle est juste jusqu'à 95 %, ce qui n'est pas négligeable si nous considérons la difficulté de l'entreprise. Cette liste est donc pour aujourd'hui la seule valable pour l'historique du Camp.

Un certain nombre de camarades ont reçu de notre secrétariat la photocopie d'une liste de décédés et enterrés au cimetière du Camp. Cette liste contient trop d'erreurs et d'omissions pour lui accorder une grande valeur historique. Nous le regrettons auprès de nos adhérents et amis.

---°---

Au cours d'une émission de la télévision française (FR 3, "Horizons", 21 h 30) le mardi 14 janvier consacrée au racisme en France, nous avons vu sur l'écran une photo du Camp du Vernet et entendu un court commentaire sur son origine. Nous remercions les auteurs de cette émission de ne pas nous avoir oubliés et de rappeler que ce camp fut le modèle de l'ignominie raciste.

---°---

Nous avons reçu une lettre de l'Association italienne des anciens combattants volontaires de la guerre d'Espagne (A.I.C.V.A.S.), via degli Scipioni 271, Roma, nous demandant la liste des adhérents italiens de l'Amicale ayant appartenu aux Brigades internationales. Dans l'impossibilité de leur donner satisfaction, nous conseillons aux camarades intéressés de se mettre en rapport avec l'Association et l'adresse ci-dessus.

---°---

Avec un peu de retard dans l'acheminement, nous avons reçu de M. Joseph Nitti, Rome, la lettre ci-dessous :

"J'ai la pénible tâche de vous informer que mon père Francesco Fausto Nitti, ancien interné du Vernet, est décédé le 28 mai 1974.

Je suis certain qu'il aurait apprécié l'esprit combattif et la fidélité aux idéaux et aux idées de la Résistance qui animent ceux qui, comme vous, veulent rester témoins d'une époque pour eux-mêmes et pour les générations successives.

Comme tant d'autres disparus, mon père et son témoignage restent avec nous, grâce aussi à ceux qui par des initiatives telles que votre Rassemblement du 6 octobre agissent pour que l'on n'oublie pas".

---°---

Reçu aussi une fraternelle lettre de Károly Ràth, ancien interné du Vernet, de la présidence de la Fédération des partisans hongrois, nous informant que :

"... nous avons fait paraître dans nos journaux des articles commentant les événements et les actes de résistance du Camp.

Un de ces articles paru dans le quotidien officiel du gouvernement, le "Magyar Hirlap", nous a-vons l'honneur de vous l'envoyer ci-joint.

L'article relate en court résumé l'histoire du Camp du Vernet et l'héroïque résistance de ses prisonniers."

Les Editions sociales de Paris ont donné leur accord pour l'impression et la publication en

langue française du livre "Les hommes du Vernet" de notre camarade Bruno FREI (Vienne, Autriche).

Notre ami Georges DIMON, maître en la matière, apporte les dernières retouches à sa traduction (pour toujours mieux faire, il est en contact permanent avec l'auteur) et espère que tout sera prêt pour la sortie du livre au cours du deuxième semestre 75.

---°---

Une malencontreuse coquille s'est glissée dans "Le Vernet" n° 4, page 30, ligne 10 : il fallait lire milliers et non millions. Même si les lecteurs ont fait la correction, nous nous en excusons auprès d'eux.

---°---

Notre Camarade Paul KYRSZAK, Villefranche sur Saône, a connu au Camp l'interné Tomas VIEIRA, décédé à Mauthausen et s'est mis en relation avec Madame BUFFET, sa fille, qui n'avait jamais eu de nouvelles. Nous sommes contents que le bulletin ait été le trait d'union entre eux.

---°---

Des adhérents nous demandent le bulletin n° 2. Nous ne pouvons les satisfaire, ce bulletin étant complètement épuisé. Nous le regrettons sincèrement.

---°---

Tous nos vœux de prompt guérison à nos camarades Paul Chaupin (Paris), François Salvia (Menthon sur Cher), Pierre Tonoli (Riom), Antonio Trueba (Saint-Genis des F.), Antonio Santiago (Varilhes) et Hugo Salzmann (Bad Kreuznach) qui ont subi des opérations chirurgicales ou maladies.

---°---

BIENVENUE AUX NOUVEAUX ADHERENTS

✱

Juan RIC LLURDA - 17, villa Blondeau - 93360 NEUILLY PLAISANCE

José CHINCHILLA - Alet-les-Bains - 11300 LIMOUX

Károly RATH - Magyar Partizán, Szabadság tér 16 - 1054 BUDAPEST V (Hongrie)

Indalecio ALVAREZ - Alvaro Obregon 308, dpto 14 - MEXICO 2 D.F. (Le Mexique)

Juan GIMENO CASTELLA - ABOS - 64360 MONEIM

Aristodemo MANIERA - via Lucio Afranio, 10 - 00136 ROMA (Italie)

Lorenzo SANCHEZ - Vert Bocage 1, bât. J 6, n° 288 - 13300 SALON DE P.

Antonio REDONDO - 43, rue de la Résistance - 82000 MONTAUBAN

Charly SCHNEPPER - 09460 QUERIGUT

Manuel MOGICA - 64, av. Virgen de Monserrat - BARCELONA 12 (Espagne)

Martin PALLI - 2, rue Capucins - 66400 CERET

Carmelo RELLA - 56, rue Lancefoc - 31000 TOULOUSE

Francisco NADAL - 7, rue Bombec - 82300 CAUSSADE

Joseph SCHAEFFER - Rue des Frères Lumière, cité Biterroise, bl. 7 - 34500 BEZIERS

Juan NAVARRO - 6553, blvd des Roseraies - MONTREAL (Canada)

(M. B.) Emile BUSTAMANTE - rue Corps-Franc-Pomès - 09100 PAMIRS

— ° —

4° LISTE DE SOUTIEN

B. Sannac, 09100	10	Mme A. Cervera, 31000	34
J. Cubells, 09100	30	P. Ramon, 31000	50
J. Gimeno, 64360	30	A. Pomares, 31000	20
A. Salvador, 64150	20	A. G. Pérez, 31700	80
B. Pellon, 46200	80	A. Cervera, 31000	10
J. Machado, 31300	10	R. Tomas, 31300	10
A. Gutierrez, 38400	30	P. Arévalo, 40100	10
E. Gérard, 09330	30	P. Kyrszak, 69400	80
L. Delrieu, 09330	30	R. Gros, 82000	20
L. Menendez, 09100	30	D. Chacon, 47000	20
E. Mauri, 09270	30	L. Sanchez, 13300	50
H. G. Mauri, 45110	30	F. Guijarro, 66700	10
C. Rella, 31000	10	J. Gimenez, 64100	10
A. Kahn, R. f. a.	20	L. Panigada, 31150	2
H. Pries, R. f. a.	10	F. Salvia, 41400	20
E. Buschmann, R. f. a.	10	M. Bielsa, 09330	30
E. Barbul, 75015	100	J. Penetro, 31000	10
F. Jubany, 09120	60	F. Holderbaum, R. f. a.	180
R. Ballarin, 09100	10	J. Esteve, 69200	30
P. Kyrszak, 69400	80	J. Leon, 74200	40
P. Tonoli, 63200	30	I. Buffet, 31240	20
A. Vallejo, 31300	30	A. Sempé, 32270	50
A. Caamano, 78210	30	J. Chinchilla, 11300	40
W. Todt, R. f. a.	16, 84	A. Bujard, 69005	100
R. Yago, 31000	80	J. Cardona, 30600	50
A. Martinez, 93100	20	C. Schnepfer, 09460	20
C. Lozano, 09700	30	J. Ric, 93360	10
J. Rey, 31140	30	J. Guerrero, 75011	30
R. Mari, 34500	10	F. Foti, Italie	80
D. Campioli, 38550	30	Remboursement photos	226
J. Creus, 66340	10	J. Ticory, 13003	40
R. Pinto, 66500	80	H. Coma, 75116	20
A. Ibanez, 64000	30	J. Carrasco, 81100	30
J. Leon, 74200	40	E. Hernanz, Espagne	30
R. Fernandez, 81000	30	S. Furlan, Yougoslavie	80
Y. Bettini, 31076	10	S. Martinez, 65410	5
J. Manchon, 81210	30	L. Ehrlich, 21000	10
J. Esteve, 69000	30	Subvention Mairie de Pamiers	500
J. Navarra, Canada	83, 05	G. Jacottet, 81600	80
H. Dümmayer, Autriche	29, 33		-----
		H. Salzmann..... 50 DM.	3535, 87